



dossier/

- 4 Le Père Girard, cet «homme universel»
- 7 Qui a éteint Grégoire Girard, lumière de Fribourg?
- 10 L'enseignement mutuel: toujours possible?
- 13 Une pédagogie différenciée en 1819
- 16 Les dix commandements de la didactique

**Le Père Girard:
une pédagogie
sans ride**

Le Père Girard, cet «hom

Du 19 juin au 26 septembre 2015, la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg est consacrée au Père Girard. L'occasion de mettre en lumière la vie et l'œuvre du p

Xavier Gendre

Un témoin des changements de son temps

L'exposition s'intéressera non seulement à l'œuvre du pédagogue, mais abordera également des aspects plus méconnus de la vie du cordelier. Elle révélera le caractère résolument progressiste et humaniste du religieux, témoin privilégié des événements politiques et sociaux de son temps, de la fin de l'Ancien Régime à la crise du Sonderbund. Il sera possible de se plonger dans son vécu et ses pensées grâce à une installation audiovisuelle, aménagée au couvent des Cordeliers, constituée d'un diaporama d'images et de citations du Père Girard.

Né en 1765, Jean-Baptiste Girard était le cinquième d'une fratrie de quinze enfants. Cette famille, d'origine savoyarde et établie à Fribourg dès la fin du XVIIIe siècle, se fit un nom dans la bourgeoisie locale grâce au succès de son commerce de tissus. De ce fait se greffa-t-elle au sein de l'élite secondaire, de la bourgeoisie commune et commerçante, entretenant par là même des rapports sociaux et commerciaux avec la classe patricienne.

Le destin de ce cadet issu de la bourgeoisie – qui ne pouvait ou ne voulait reprendre les affaires familiales – oscillait entre l'Eglise et le service armé. Malgré une tradition familiale pour l'uniforme, la proximité du couvent des Cordeliers et l'attrait des études poussèrent le jeune Jean-Baptiste, comme d'autres de ses frères, à s'engager dans les ordres.

Envoyé d'abord à Lucerne pour y faire son noviciat, puis dans le sud de l'Allemagne afin de compléter sa formation philosophique, Grégoire, de son nouveau nom religieux, passa quatre années à Würzburg pour étudier la théologie. Profondément marqué par les idées de l'*Aufklärung* catholique qui y fleurissaient, son esprit se forgea au contact de cette nouvelle vision du monde et de l'Eglise, et des progrès sociaux qui en résultaient.

Une vie de labeur et de tourments

De retour en Suisse, il se lança dans l'enseignement, poussé par ses supérieurs et son intérêt pour la pédagogie. C'est en premier lieu pour son travail dans les écoles de la ville de Fribourg, dont il reprit la charge en 1804, qu'il nous est le mieux connu. Mais son questionnement sur l'éducation était antérieur. Chargé, dès 1790, de l'enseignement de la philosophie à ses jeunes

En dépit du peu de moyens mis à disposition, mais grâce aux succès de son enseignement et à l'aide de ses confrères cordeliers et des pères augustins en charge des classes de langue allemande, il s'appliqua à améliorer ses méthodes pédagogiques au profit de l'éducation dont il se faisait la plus grande idée.



me universel»

Fribourg (BCU) et le couvent des Cordeliers présenteront une exposition pédagogique et de faire connaître d'autres facettes de l'homme.

confrères cordeliers, il rédigea et envoya en 1798, répondant ainsi à l'appel des autorités de la République helvétique, un *Projet d'éducation publique* novateur et visionnaire. Et c'est tant par la qualité de sa réflexion que par son statut de prêtre catholique qu'il fut nommé par la suite archiviste du Ministère des Arts et des Sciences à Lucerne puis, surtout, premier curé catholique de la ville de Berne depuis la Réforme, de 1799 à 1804. C'est notamment durant cette période qu'il commença à œuvrer, si ce n'est à l'œcuménisme entre catholiques et protestants, du moins au rapprochement entre les deux confessions.

Le prêtre s'était depuis longtemps doublé de l'instituteur et c'est avec succès qu'il redressa l'école publique de Fribourg, moribonde et laissée aux enfants pauvres. C'est là que réside peut-être un des aspects les plus intéressants de la vision pédagogique du Père Girard: sa volonté de réunir les enfants de toutes conditions, en appelant de ses vœux les parents aisés à ne plus réserver à leurs enfants une éducation privée (Girard, 1950). En dépit du peu de moyens mis à disposition, mais grâce aux succès de son enseignement et à l'aide de ses confrères cordeliers et des pères augustins en charge des classes de langue allemande, il s'appliqua à améliorer ses méthodes pédagogiques au profit de l'éducation dont il se faisait la plus grande idée. Instruire l'enfant pour en faire un homme meilleur et vertueux, un citoyen utile, en lui donnant les outils nécessaires pour jouer son rôle dans la société des hommes: telle était sa vision qu'il commenta à de nombreuses reprises dans ses traités pédagogiques. C'est pour répondre à ce besoin, et face à une augmentation rapide du nombre d'élèves, qu'il introduisit dans ses classes, dès 1816, l'enseignement mutuel. Il demanda également aux autorités communales la construction d'une nouvelle école dont la disposition répondait aux besoins pédagogiques (1819). Exercée avec l'accord de l'évêque dès 1817, cette méthode fut pourtant interdite six ans plus tard par celui qui l'avait avalisée. Les motifs avancés ne purent qu'étonner le Père Girard et il n'eut de cesse de s'en défendre. Ses détracteurs y voyaient une méthode dangereuse, où la religion n'avait pas la place qu'elle méritait, formant de jeunes élèves insoumis et autoritaires. Le pensait-on vraiment ou voulait-on simplement porter préjudice au chef de l'école, déjà attaqué à cause de sa proximité avec les idées de Kant dont il

était un fervent lecteur? Traité de libéral et de mauvais patriote, son orthodoxie était remise en cause. Il avait déjà été pressenti deux fois à l'évêché, en vain. Son succès pédagogique devait assurément contrarier l'élite conservatrice qui voyait d'un mauvais œil le rapprochement par l'éducation des différentes classes et porter ombrage au collège et pensionnat jésuites, qui accueillaient et formaient la jeunesse de l'aristocratie européenne. Plus encore, il était malgré lui le point de convergence des tensions conservatrices et libérales échauffées par le contexte politique de l'époque. Devant les tracasseries et l'acharnement de ses détracteurs, il démissionna pour sauver son école et s'exila à Lucerne, où un couvent de son ordre l'attendait, puis un poste de professeur de philosophie. Sans arrêter de défendre sa vision de la pédagogie et ses méthodes et sans avoir pu mettre fin aux critiques, il y resta de 1824 à 1834. De retour à Fribourg, il continua son œuvre pédagogique par la rédaction de nombreux ouvrages tout en refusant systématiquement de nouvelles fonctions officielles au sein de l'éducation fribourgeoise. Il mourut le 6 mars 1850, non sans avoir vécu les troubles confessionnels du Sonderbund, qu'il dénonça, tout comme l'engagement de Fribourg dans l'alliance.

Des talents divers

Le pédagogue est certainement la figure la plus connue et la plus étudiée du personnage, mais il est indéniable que l'homme possédait de nombreux talents et fut actif dans plusieurs domaines. Il n'est pas étonnant dès lors que le chanoine Fontaine, son propre cousin, l'appela «notre homme universel» en le recommandant aux autorités helvétiques.

Homme de lettres autant que de sciences, il acquit des bases de médecine, se plongea dans les sciences naturelles et rédigea son propre cours de géographie et de biologie. Ses connaissances le placèrent à la présidence de la Société helvétique des Sciences naturelles, dont il ouvrit la séance annuelle de 1840 à Fribourg par un discours progressiste et irénique. Sa formation intellectuelle et sa pratique de l'enseignement, d'abord à Fribourg puis à Lucerne, lui permirent de rédiger ses propres cours et traités philosophiques. La part la plus méconnue de cette facette reste certainement sa bibliothèque qu'il acquit au fil de sa vie et qu'il légua à la Société économique du canton de Fribourg qu'il avait

Après avoir reçu la Légion d'honneur en 1840, le Père Girard fut, quatre ans plus tard, lauréat du prix Montyon de l'Académie française pour son *Enseignement régulier de la langue maternelle*.

Médaille du Prix Montyon, 1844, Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, Fonds Grégoire Girard.



lui-même fondée. Il s'agit de centaines d'ouvrages, conservés aujourd'hui à la BCU et qui démontrent les intérêts variés et divers du Père Girard.

L'exposition traitera également d'un aspect plus personnel du Père Girard: son inclination pour les arts, plus spécialement pour la peinture. Il peignit quelques toiles et se forma auprès de son oncle maternel, Joseph de Landerset, dont il fréquenta l'atelier et qu'il aida sur un chantier privé (Daguet, 1896).

Un rayonnement local et international

Si l'homme fut combattu dans sa propre ville, son travail ne s'y confina pas. C'est de la France notamment que vinrent éloges et reconnaissance. Reçu dès 1816 comme membre de la Société pour l'enseignement élémentaire à Paris, il reçoit en mai 1840 la Légion d'honneur, d'une lettre signée par Louis-Philippe, roi des Français, pour l'ensemble de son œuvre. Quatre ans plus tard, il est lauréat du prix Montyon de l'Académie française pour son *Enseignement régulier de la langue maternelle*. En 1845, il est nommé correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques. Outre ces récompenses, son œuvre connut une importante diffusion en France jusqu'à la révolution pédagogique de 1880, notamment pour l'enseignement du français où «Girard a longtemps servi d'emblème à d'innombrables initiatives pédagogiques qui, au XIXe siècle, ont pour objet de mettre au premier plan la pratique et le rôle éducatif de la langue maternelle» (Chervel, 2006). Ce n'est donc pas un hasard si Victor Cousin

décida d'éditionner son *Cours de langue maternelle* et de le diffuser à grande échelle en France suite à sa visite fribourgeoise de 1837 (Fontaine, 2015).

Il reçut également le soutien de nombreuses sociétés européennes, en Italie notamment, où l'enseignement mutuel connut un succès certain. En Angleterre, pays précurseur en pédagogie, où le Père Girard entretenait une courte correspondance avec A. Bell lui-même, fondateur de l'enseignement mutuel. Cette correspondance fut écrite en latin et traduite en anglais pour être lue à Londres à la *National Society for promoting the Education of the Poor* (Southey, 1844). Si le Père Girard ne parlait pas anglais, cela ne l'empêcha pas, dès 1819, d'en introduire l'enseignement pour les élèves fribourgeois se destinant au commerce hors des frontières suisses (Girard, 1950).

Un volet de l'exposition s'intéressera également au réseau pédagogique tissé par le Père Girard, en Suisse comme à l'étranger. Son école de Fribourg avait acquis une telle réputation qu'on venait la visiter d'Angleterre, des Etats-Unis, d'Espagne, de Russie, etc. Le cordelier et son institution scolaire étaient alors reconnus et figuraient en bonne place dans les tours d'Europe des pédagogues de la première moitié du XIXe siècle, faisant de Fribourg un centre pédagogique important.

Une «plante étrangère» à Fribourg

Enfin, il s'agit de comprendre comment le Père Girard était perçu par ses contemporains. S'il eut, à Fribourg, ses adversaires comme ses défenseurs, il est étonnant de remarquer que beaucoup de voyageurs, passant en ville, faisaient mention dans leurs récits de leur rencontre avec le cordelier. Il apparaît alors comme une des attractions du lieu, à l'image de la cathédrale ou des remparts, et laisse une impression particulière dans un Fribourg à l'atmosphère pesante. Ces récits font de lui un homme «plein de feu, de vie, et, en même temps, de finesse et de mesure», plus «qu'un simple religieux», «un homme du monde» doté d'une «certaine liberté d'esprit», «expliquant, sans la justifier en rien, la défiance qu'il inspirait à ses supérieurs, pour ne rien dire des autres ordres rivaux» (Broglie, 1886), ou «un cordelier comme on n'en voit guère», «un partisan des idées nouvelles», «d'une étrange espèce»... (Rochette, 1820). •

Bibliographie

- Victor de Broglie, *Souvenirs du Duc de Broglie (1785-1870)*, Paris, 1886.
- André Chervel, *Histoire de l'enseignement du français du XVIIIe au XXe siècle*, Retz, Paris, 2006.
- Alexandre Daguet, *Le Père Girard et son temps*, 2 tomes, Fischbacher, Paris, 1896.
- Alexandre Fontaine, *Aux heures suisses de l'école républicaine. Un siècle de transferts culturels et de déclinaisons pédagogiques dans l'espace franco-romand*, Demopolis, Paris, 2015.
- Grégoire Girard, *Discours de clôture (1805-1822)*, Ed. du Centenaire, Fribourg, 1950.
- Raoul Rochette, *Lettres sur quelques cantons de la Suisse*, Paris, 1820.
- Robert Southey, *The life of the Rev. Andrew Bell*, Londres, 1844.

Qui a éteint Grégoire Girard, lumière de Fribourg?

Alors que Fribourg a enfin trouvé un enseignant qui enchante parents et enfants, attirant des visiteurs de toute l'Europe, voici que le Grand Conseil le répudie. Que s'est-il donc passé autour de celui dont Pestalozzi disait: «Votre Girard, avec de la boue il fait de l'or»? Réponse dans le film documentaire historique qui sortira cet automne.

Jean-Marc Angéloz

Fribourg, année 1804. En ce début du XIXe siècle, le moine cordelier – de l'ordre franciscain - Grégoire Girard découvre avec tristesse une école délabrée. La jeunesse est délaissée. Les notables de la ville font entrer leurs enfants directement au collège latin, refusant de mêler leur descendance aux élèves pauvres, qu'ils considèrent comme démotivés, de mauvaise réputation, impossibles à éduquer. Le Père Girard relève le défi. Avec le soutien de l'exécutif de la Ville, il développe l'école publique qui passe de 40 élèves à près de 400. Des spécialistes viennent de toute l'Europe pour rencontrer cet homme à l'esprit éclairé, découvrir sa méthode d'enseignement mutuel qui s'adapte aux divers niveaux des enfants et demande aux plus avancés d'aider les autres. Il suscite un engouement populaire autour de l'accès au savoir. Son succès est si fulgurant que les plus hautes instances nationales recourent à son expertise.

Girard répudié, Fribourg frise l'émeute

Pourquoi donc, en 1823, les autorités cantonales interdisent-elles la méthode d'enseignement mutuel, s'opposant à l'exécutif de la Ville de Fribourg qui la soutient fermement? Pourquoi répudier le Père Girard, qui s'en va à Lucerne, au couvent des cordeliers? A Fribourg, la réaction est forte, la ville frise l'émeute. Un groupe de jeunes gens s'en va crier «A bas les jésuites» devant le collège St-Michel, chanter des refrains révolutionnaires devant l'Evêché et devant la maison de l'avoyer – le président du Gouvernement. L'écrivain Berchtold (dans *Histoire de l'instruction primaire dans le canton de Fribourg*, 1847) parle d'un «acte de vandalisme sans exemple». Il résume: «L'école modèle des écoles modèles fut proscrite. Le grand citoyen qui l'avait créée fut brutalement destitué de ses fonctions, et les conservateurs de l'époque eurent la satisfaction d'avoir détruit un établissement qui n'avait pas son égal en Europe et était devenu la première condition de notre prospérité nationale.»

Le film pose des questions d'intérêt public: qui a voulu que Girard quitte Fribourg? Qui sont ses ennemis? Une

Des spécialistes viennent de toute l'Europe pour rencontrer cet homme à l'esprit éclairé, découvrir sa méthode d'enseignement mutuel qui s'adapte aux divers niveaux des enfants et demande aux plus avancés d'aider les autres. Il suscite un engouement populaire autour de l'accès au savoir.

majorité de députés. Mais qui ces élus représentent-ils? Les aristocrates, le patriciat, la noblesse, la paysannerie? Derrière eux, y aurait-il l'évêque, les jésuites, le Vatican? En veut-on à l'enseignement mutuel, ou plus généralement à la personnalité du Père Girard, à sa doctrine, à son engagement dans la société, à l'extraordinaire développement de son école? Estimait-on alors dangereux d'éduquer le peuple, d'apprendre aux enfants à raisonner?

L'enquête historique rappelle que le déclic a été donné par l'évêque de Lausanne Pierre-Tobie Yenni, par une lettre motivée qu'il adresse le 25 février 1823 au Conseil d'Etat fribourgeois. Le chef du diocèse, qui avait soutenu l'enseignement mutuel en 1817, a effectué un changement de cap à 180 degrés et demande maintenant la suppression de cette méthode qu'il estime nuisible à la religion. Les motifs? Il en donne dix, d'ordre religieux, pédagogique et politique.

Une méthode «suspecte»

Les plus fondamentaux relèvent du registre de «la religion en danger». La méthode mutuelle mène à l'athéisme, elle «ne porte pas l'empreinte du catholicisme, elle convient à toutes les sectes». Dans tous les

pays, souligne l'évêque, elle est «soutenue par les ennemis de la religion catholique, ce qui devrait suffire à la rendre suspecte». Et de préciser que «le clergé et les évêques semblent unanimes à la repousser».

En ce qui concerne sa spécificité, l'enseignement mutuel est un «pur mécanisme, nul pour l'éducation. Il provoque un bourdonnement qui nuit à l'éducation des enfants; le cœur ne saurait se former au milieu du bruit et de la confusion». En outre, par l'émulation qu'elle provoque entre élèves, cette méthode «favorise les passions qu'il faut réprimer: l'ambition, la jalousie, la colère, la vengeance, l'orgueil surtout». Autre problème: on consacre «beaucoup trop de temps à l'étude de la grammaire au grand détriment du catéchisme». Une étude de la grammaire que l'évêque trouve d'ailleurs «trop poussée, inutile pour la plupart des élèves, surtout à la campagne ainsi que pour les filles».

L'évêque fait comprendre au Conseil d'Etat que la méthode du Père Girard mine le principe de l'autorité. Il rappelle au Gouvernement fribourgeois que «l'un des premiers fondements de l'éducation doit être la soumission, et une soumission absolue, ce qui n'est pas possible avec un moniteur». A ses yeux, il est «répugnant qu'un enfant forme d'autres enfants. Il n'aura jamais le respect, la soumission, ni la confiance sans lesquels on ne peut réussir». Les curés aussi se plaignent de «l'affaiblissement de leur autorité sur la jeunesse», certains maîtres d'école disant aux enfants qu'ils ne dépendent que du Conseil d'éducation (institution dépendant de l'Etat et non de l'Eglise).

Soumettre le peuple

En conclusion, l'évêque rappelle l'alliance du trône et de l'autel. Le rôle de l'Etat et de l'Eglise, souligne-t-il, est de maintenir la population dans un état de soumission: «Il y va de l'intérêt de la religion et des mœurs, et par-là même de l'intérêt de l'Etat, qui trouvera plus de respect et de soumission pour son autorité», explique-t-il dans sa lettre au Gouvernement.

Que dire de la position de l'évêque? D'abord que le chef du diocèse pensait faire son devoir contre la dégradation de la foi. Même Girard le reconnaît. Dans ses *Souvenirs*, il écrira: «Monseigneur avait agi alors selon sa conscience: or un évêque qui agit selon sa conscience n'a jamais tort.»

Il convient de préciser qu'il existe un long contentieux entre les évêques et le Père Girard. Des plaintes avaient été déposées à Rome, visant surtout le moine fribourgeois, accusé de répandre les théories de Kant, qualifiées de dangereuses pour la religion. L'évêque Yenni s'était aussi opposé à la publication d'une grammaire de Girard, pas assez catholique à ses yeux.

Influences étrangères

Fondamentalement, l'évêque est influencé par le nonce (ambassadeur du pape en Suisse), par les évêques européens, par les émigrés religieux français à Fribourg qui avaient fui la Révolution. Et, dit-on, par les jésuites aussi, qui tiennent le collège St-Michel, lieu de formation de l'élite du pouvoir et de la reproduction de l'ordre établi, alors que le cordelier fait bouger les choses en



© www.la-memoire-de-veyrier.ch/

Quelques années après avoir soutenu l'enseignement mutuel, l'évêque Pierre-Tobie Yenni demanda la suppression de la méthode. A ses yeux, il est «répugnant qu'un enfant forme d'autres enfants. Il n'aura jamais le respect, la soumission ni la confiance sans lesquels on ne peut réussir».

développant une nouveauté: une véritable école populaire.

Dans le camp de l'évêque, tous tirent la sonnette d'alarme: à l'étranger, cette méthode est soutenue par des révolutionnaires. Des ennemis de la religion. Le vrai danger de la méthode mutuelle est qu'elle reconnaît aux enfants – jusqu'ici de purs soumis – le droit de raisonner. L'épouse du comte François-Pierre de Diesbach le confirme: «Cette éducation est dangereuse à cause de la liberté de raisonner accordée aux élèves.» Un libelle dira que le Père Girard apprend aux enfants «à remonter à leur pères et mères, aux paroissiens à remonter à leur curé, et aux prêtres à faire la leçon à Monseigneur l'évêque».

Des autorités politiques divisées

Venons-en aux principaux responsables: la décision d'interdire la méthode mutuelle ne relève pas de l'évêque, mais bien des autorités politiques canton-

nales. Saisi en premier du dossier, le Conseil d'Etat hésite à suivre l'avis du chef du diocèse, car le rapport du conseil d'éducation est très positif. Le Gouvernement fribourgeois ne parvient pas à se départager. Le débat dure cinq heures, on est à six contre six. C'est l'avoyer qui doit trancher. Il penche du côté de l'évêque. Le dossier est donc transmis au Grand Conseil qui, le 4 juin 1823, prend une décision claire: il interdit la méthode mutuelle par 79 voix contre 35, exigeant partout l'enseignement selon le mode simultané.

Nous avons retrouvé dans les archives du canton de Fribourg le discours du député et général Nicolas de Gady du 4 juin 1823. Devant le Grand Conseil, il invoque des motifs religieux, politiques et moraux. Le film reprendra une partie de son discours. Les vraies raisons sont politiques: entre les lignes, il fait comprendre que la méthode mutuelle prépare de futurs révolutionnaires à contester le droit quasi exclusif des patriciens à gouverner et à accéder aux charges de l'Etat. En effet, la méthode mutuelle ne réserve plus aucun droit particulier aux enfants des patriciens. Au contraire, ces derniers sont soumis à des moniteurs qui, parfois, ne sont autres que de pauvres hères de la ville.

Car le Père Girard accorde la priorité à la compétence plutôt qu'aux privilèges de naissance. Ce nouveau principe est de nature à menacer l'ordre aristocratique qui réserve le pouvoir et les postes administratifs aux familles patriciennes. De plus, le Père Girard prône une éducation par la douceur et la fermeté, s'interdisant tout châtiment physique. L'évêque, au contraire, dans une deuxième lettre au Conseil d'Etat, se réfère à l'Ancien Testament pour dire les vertus du châtiment, du père à son fils: «Courbez-lui le cou, pendant qu'il est jeune, et châtiez-le de verges, pendant qu'il est enfant.»

Un régime fragile et menacé

L'interdiction de la méthode mutuelle se comprend mieux si on la situe dans son contexte historique. De 1798 à 1803 a été établi, en Suisse, un régime égalitaire inspiré de la Révolution française, qui, durant cette période, a privé de leurs privilèges les patriciens. Ceux-ci parviennent à rétablir leurs droits par un coup d'Etat législatif en 1814: c'est la Restauration. La même année, sans s'opposer à ce régime qui se sent fragile et menacé, le Père Girard commet l'impair de dire qu'il a «fait tomber les murs de séparation», c'est-à-dire d'avoir réuni dans son école les élèves de toutes les classes sociales. Un principe d'égalité inadmissible aux yeux de la majorité des patriciens qui viennent de restaurer leur pouvoir. Au point qu'un ami de Girard, Jean de Montenach, lui retire sa confiance et ne soutient plus sa candidature comme évêque. Girard perdra également l'amitié du général de Gady.

Le film retrace l'enjeu politico-religieux de l'interdiction de l'enseignement mutuel, et les démêlés de Girard avec les autorités politiques cantonales et la hiérarchie ecclésiastique. Des historiens se retrouvent dans la salle du Grand Conseil et dans celle du Conseil d'Etat pour faire revivre ces moments controversés. Une abondante iconographie permet de donner un visage à de nombreux acteurs de l'époque.

Le Père Girard accorde la priorité à la compétence plutôt qu'aux privilèges de naissance. Ce nouveau principe est de nature à menacer l'ordre aristocratique qui réserve le pouvoir et les postes administratifs aux familles patriciennes. De plus, le Père Girard prône une éducation par la douceur et la fermeté, s'interdisant tout châtiment physique.

Une trajectoire exceptionnelle

La biographie de Grégoire Girard, cet «homme universel», n'est pas oubliée. A l'appel du ministre helvétique de la culture, le cordelier fribourgeois – qui s'était imprégné du courant des Lumières en Allemagne où il avait fait ses études – a répondu par un projet d'éducation publique pour la République helvétique et s'est lié d'amitié avec le ministre de la culture, Albert Stapfer, qui l'a engagé comme archiviste. On l'a également sollicité pour une expertise de l'école de Pestalozzi à Yverdon. Le Père Girard fut aussi le premier curé de Berne, tâche périlleuse dans cette ville exclusivement protestante depuis la Réforme. Se souciant du développement de Fribourg, il a cofondé la société d'économie en 1812, avec le général de Gady. La France lui rendra honneur en lui décernant la Légion d'honneur. Cerise sur le gâteau: l'Académie française lui offrira le prix Montyon, accompagné d'un montant de 6000 francs, une petite fortune à l'époque.

Le film entend retracer, dans son contexte historique, la trajectoire exceptionnelle d'un être qui ne l'est pas moins. Grégoire Girard n'a-t-il pas traversé six systèmes d'organisation politique – de l'Ancien régime au régime radical de 1848 – interlocuteur privilégié, et parfois acteur, d'une démocratie en gestation? •

Sources principales

Daguet Alexandre, *Le Père Girard et son temps. Histoire de la vie, des doctrines et des travaux de l'éducateur suisse (1765-1850)*, 2 tomes, Paris 1896. (Alexandre Daguet est un disciple du Père Girard, rédacteur de l'*Educateur* dès 1865).
Veuthey Léon, *Un grand éducateur, le Père Girard (1765-1850). Préface de Joseph Piller, conseiller d'Etat, directeur de l'Instruction publique*, Paris 1934.
Girard Grégoire (Père), *Quelques souvenirs de ma vie avec des réflexions*. Fribourg 1948. Archives de l'Etat de Fribourg

L'enseignement mutuel: toujours

Manque d'enseignants, moins de ressources financières, effectifs croissants de l'enseignement mutuel?

© Philippe Martin

Simone Forster

L'enseignement mutuel se fonde sur un principe très simple: les enfants apprennent beaucoup de choses les uns des autres. Il connaît un vif essor dès le début du XIXe siècle en Europe et en Amérique du Nord. A cette époque, les ressources pour l'instruction sont maigres, les maîtres rares et les classes bondées. Dans ces conditions, la méthode mutuelle est d'un grand secours; elle instruit les enfants efficacement et à moindres frais. Plutôt que de sommeiller en écoutant le maître ou en attendant de réciter leur pensum, les enfants travaillent activement dans de petits groupes sous la conduite d'élèves moniteurs. Cette méthode est d'origine libérale et protestante; elle ne plaît guère aux conservateurs qui la trouvent trop innovante et qui la soupçonnent de bousculer l'ordre social. Le pape Léon III en interdit la pratique en 1824. Frappée de cet anathème, elle s'éteint peu à peu au cours du XIXe siècle. Serait-il judicieux de la réinventer aujourd'hui?

Ecole de charité St. Botolph, Aldgate (detail), 1730. Première école du Royaume Uni à adopter l'enseignement mutuel



De Madras à Londres

Le premier pédagogue à faire usage de l'enseignement mutuel est le Dr Andrew Bell, chapelain anglican du fort Saint-Georges d'Egmore près de Madras. En 1789, la Compagnie des Indes orientales ouvre un orphelinat au sein de la forteresse pour les enfants de ses soldats morts au cours de leur service; elle en confie la direction au pasteur Bell. Celui-ci raconte qu'en 1791, au cours d'une sortie, il tombe en arrêt devant des enfants occupés à tracer les lettres de l'alphabet tamoul dans le sable sous la direction d'un garçon plus âgé. Intrigué, il visite l'école indienne qu'ils fréquentent. Il y apprend que les enfants avancés sont formés à instruire ceux qui le sont moins. L'idée séduit le pasteur; son établissement compte deux cents garçons et manque de maîtres.

Le Dr Bell choisit John Frisken, un garçon éveillé de 8 ans, pour enseigner l'alphabet aux plus petits. Il s'agit du premier moniteur d'une nouvelle méthode que l'on ne tarde pas à appeler le *Madras System*. Bientôt, le Dr Bell forme de nouveaux moniteurs et définit une série de critères afin de classer les élèves dans divers groupes. Le goût des lettres a sans doute marqué John Frisken, car il devint imprimeur du *Madras Courier*, le premier journal de langue anglaise de cette ville du Tamil Nadu. De retour au Royaume-Uni, en 1796, le Dr Bell publie plusieurs ouvrages sur sa méthode. L'école anglicane de charité St. Botolph de Londres (Aldgate) l'adopte en 1789. C'est la première du Royaume-Uni.

Les principes de la méthode

Le Dr Bell dénonce le morne ennui qu'éprouvent tant d'enfants dans les classes ordinaires et le temps perdu à rabâcher des notions que nombre d'entre eux maîtrisent déjà. L'enseignement mutuel est plus stimulant, les élèves plus actifs et les situations d'apprentissage plus variées. Les enfants avancent à leur rythme dans les diverses matières; dès qu'ils ont atteint les objectifs d'apprentissage de leur groupe, ils passent au suivant. Les moniteurs enseignent des notions qu'ils viennent d'acquérir; ils en connaissent les difficultés et trouvent spontanément le langage approprié. Sans compter qu'en enseignant, ils renforcent leurs propres apprentissages (Bell 1808).

rs possible?

ns les classes: et si l'on réinventait

Les enfants affluent et il devient difficile de les instruire d'autant qu'ils fréquentent irrégulièrement leur classe. Lancaster demande alors aux grands garçons de l'aider et de donner des leçons aux petits. Il réinvente en quelque sorte l'enseignement mutuel.

Cette pédagogie apprend aussi aux enfants à vivre ensemble, à s'écouter et à se respecter. Le Dr Bell réproue la pratique des châtiments corporels; il lui préfère un système de bons et de mauvais points. Enfin, l'enseignement mutuel a l'immense mérite de prodiguer une éducation morale et religieuse aux enfants des classes laborieuses et d'assurer le rayonnement de l'Eglise anglicane. Lorsque le Dr Bell meurt en 1832, sa méthode est connue et pratiquée tant au Royaume-Uni qu'en Europe et en Amérique du Nord.

Le système de Joseph Lancaster

Joseph Lancaster (1778-1839) ouvre en 1798 une école pour les pauvres à Londres dans le quartier de Borough. Il a 20 ans et rêve d'une meilleure justice sociale. En 1803, il publie *Improvements in Education*, un ouvrage qui raconte son expérience et ses observations. Les pauvres, écrit-il, n'ont d'autre choix que d'envoyer leurs enfants dans des locaux sordides où l'instruction se réduit à quelques maigres apprentissages sous la férule de maîtres grossiers et brutaux. Ils ne peuvent en attendre une amélioration de leur condition.

Joseph Lancaster n'exige pas ou peu de frais de scolarité. Les enfants affluent et il devient difficile de les instruire d'autant qu'ils fréquentent irrégulièrement leur classe. Lancaster demande alors aux grands garçons de l'aider et de donner des leçons aux petits. Il réinvente en quelque sorte l'enseignement mutuel.

Les élèves suivent l'enseignement des moniteurs dans une grande salle où des demi-cercles, tracés sur le sol le long des murs, marquent l'emplacement des divers groupes de travail. Elèves et moniteurs sont ordonnés selon une hiérarchie qui s'élève jusqu'au maître, lequel supervise toutes les activités de la classe.

Les moniteurs sont responsables de l'enseignement et du maintien de l'ordre. Ils tiennent des registres dans lesquels ils inscrivent les présences, le contenu des leçons journalières et les progrès de chaque élève. Ils forment aussi des assistants. La discipline est assurée par un système de récompenses et de sanctions. A la fin de son ouvrage, Joseph Lancaster rend hommage au Dr Bell dont les conseils pédagogiques lui ont été d'un grand secours. «Je regrette, écrit-il, de n'avoir connu ce brillant système que lorsque j'avais déjà développé le mien. Si j'en avais été informé avant, je me serais épargné certains tâtonnements.»

Querelles et divisions

L'école mutuelle de Borough devient célèbre. Ses succès dans l'instruction des pauvres attirent l'attention de certains membres de la noblesse libérale, lesquels décident de la soutenir financièrement. Le roi Georges III lui rend visite et se déclare favorable à cette méthode peu dispendieuse, active et efficace. Toutefois, l'existence de l'école est menacée, car Joseph Lancaster s'avère incapable d'en assurer la gestion financière. En 1811, une nouvelle institution, la *Royal Lancasterian Society*, la sauve de la banqueroute et prend à sa charge son administration et son entretien. John Lancaster supporte difficilement cette tutelle et, en 1818, il part pour les Etats-Unis.

La *Royal Lancasterian Society* d'obédience libérale est partisane de la liberté religieuse. L'Eglise anglicane s'oppose à ce principe; elle redoute cette concurrence et une perte de son influence. Afin de pallier cette situation, certains de ses adeptes fondent la «Société nationale pour l'éducation des pauvres selon les principes de l'église établie». Deux sociétés s'affrontent donc sur les questions religieuses; les choses s'enveniment encore lorsqu'une querelle éclate sur la paternité de la méthode mutuelle. Les partisans du Dr Bell et ceux de Joseph Lancaster en revendiquent l'invention. Finalement, afin de calmer les esprits, on décida d'appeler ce procédé *monitorial* ou *méthode Bell-Lancaster*.

La méthode séduit les Etats-Unis

Dès le début du XIXe siècle, le *monitorial system* se répand en Europe et en Amérique du Nord. Il connaît un vif succès aux Etats-Unis grâce à la diligence de nombreux membres influents de la «Société des Amis» ou «Quakers». Cette Société, fondée au XVIIe siècle, est un mouvement dissident de l'Eglise anglicane.

En 1818, Joseph Lancaster, lui-même quaker, fait une tournée de conférences aux Etats-Unis. Elle s'achève par un discours au Congrès. Lancaster visite les écoles mutuelles de Boston, Philadelphie et New York. Son système connaît un tel succès qu'il devient la pédagogie officielle de nombreuses villes. Il est également appliqué dans les écoles protestantes du dimanche ainsi que dans les orphelinats et les hospices où sont recueillis les enfants pauvres ou abandonnés.

Le succès de la méthode aux Etats-Unis s'explique surtout par son ambition sociale: former des citoyens disciplinés, respectueux des valeurs républicaines. Il s'agit

aussi de débarrasser les rues des enfants des pauvres, de ces petits mendiants, voleurs et bagarreurs. Les villes américaines ne savent comment faire face à ces innombrables immigrés venus d'Europe, fuyant le chômage et la misère. Eduquer et donner quelque instruction à leurs enfants est une tâche difficile et coûteuse. Le *monitorial system* apparaît donc comme une bonne solution. Il a aussi l'immense mérite d'apprendre aux pauvres à se discipliner eux-mêmes (Balogun 2004).

Les écoles américaines appliquent souvent l'organisation spatiale préconisée par Joseph Lancaster: une grande salle destinée à accueillir quelque 200 à 300 enfants, des demi-cercles de côté pour l'enseignement des moniteurs, des rangées de pupitres au milieu face à l'estrade du maître. La classe devait être ouverte et laisser de larges espaces entre les rangées afin de permettre aux élèves de se déplacer sans bousculade (Lancaster 1810). Plutôt que de donner un manuel à chaque enfant, Lancaster conseille de démanteler les livres et d'en faire de grandes cartes classées par leçon à distribuer aux élèves ou à épinglez aux murs de la classe. Dans l'école mutuelle, filles et garçons fréquentent en général des salles différentes du même établissement. Dès le milieu du XIXe siècle, le *monitorial system* s'éteint peu à peu aux Etats-Unis. Il ne s'intègre plus guère à une société où triomphe l'individualisme. On lui reproche surtout les rigueurs de son organisation.

Et en Suisse?

Le Père Girard fonde la première école mutuelle à Fribourg en 1816. La même année, Frédéric César de La Harpe en ouvre une autre à Lausanne. Suivent d'autres villes et cantons de Suisse latine et alémanique. En 1828, 73 des 515 classes du canton de Vaud pratiquent ce type d'enseignement (dhs). En Suisse, comme partout ailleurs, la méthode mutuelle déclenche des batailles idéologiques; on la soupçonne de préférer Voltaire et Rousseau à la morale et aux dogmes religieux. Les conservateurs redoutent qu'elle porte atteinte à l'ordre public. Le 25 février 1823, Mgr Yenni écrit au gouvernement de Fribourg: «Il répugne qu'un enfant forme d'autres enfants. Cette méthode favorise les passions, l'orgueil surtout; elle ne porte pas le cachet catholique.»

Allemagne: retour de la méthode mutuelle

L'enseignement mutuel renaît en Allemagne depuis les années 1980. Cette résurgence est due à l'initiative de Jean-Pol Martin, professeur de didactique du français à l'Université catholique d'Eichstätt-Ingolstadt (Bavière). Au départ, son idée est de pallier le manque d'enseignants de français dans les lycées. Sa méthode *lernen durch lehren* reprend le vieil adage *Docendo disco* (en enseignant, j'apprends). Cette initiative remporte un vif succès; elle s'étend à d'autres disciplines ainsi qu'aux divers degrés de la formation. La méthode *lernen durch lehren* est aujourd'hui au programme de la formation des enseignants et les ministères de l'éducation des Länder en recommandent l'usage.

Comment procède-t-on? Pour faire court: deux à trois élèves préparent ensemble la leçon qu'ils donneront à toute la classe. Ils s'entendent sur une manière vivante et active de la présenter et préparent un petit test pour voir si les élèves ont compris. Idéalement, on attend de cette manière de faire qu'elle développe la créativité, la confiance en soi, le sentiment de citoyenneté et qu'elle prépare à la vie active. D'indispensables compétences aujourd'hui comme hier.

Allemagne: méthode *lernen durch lehren*



Sources principales

- Bell, A. *The Madras School or Elements of tuition.* - Bensley: London 1808
- Lancaster, J. *Improvements in Education.* - Darton and Harvey: London 1803
- Lancaster, J. *The British system of Education: Being a Complete Epitome of the Improvements and Inventions Practised at the Royal Free Schools, Borough-Road, Southwark,* Carl F. Kaestle: London 1810
- Balogun, F. (trad) *Ecoles lancastériennes, citoyenneté républicaine et imagination spatiale en Amérique au début du XIXe siècle,* Histoire de l'éducation 102/2004

Une pédagogie différenciée en 1819...

Avec «l'enseignement gradué et mutuel» de Girard, n'aurions-nous pas, *mutatis mutandis*, une forme analogue à celle que la pédagogie différenciée propose aujourd'hui: une progression en cycles pédagogiques, un dépassement des programmations annuelles conduisant, de bonnes en mauvaises notes, à une moyenne déterminant promotion ou redoublement?

Pierre-Philippe Bugnard, Université de Fribourg

Dans sa *Vue d'ensemble des différents modes d'enseignement*, Girard montre que le *mode magistral* ou *académique* ne s'adapte guère aux niveaux auxquels se situent des élèves du même âge. Dans la mesure où ils ne s'investissent que lorsqu'ils sont interrogés, une telle méthode ne parvient qu'à instruire la minorité capable de s'adapter à l'enseignement du maître.

Girard en accord avec la recherche du XXe siècle

L'analyse de Girard pourrait recouper celle de la recherche de la fin du XXe siècle, établissant que seuls 20% des élèves enseignés frontalement obtiennent un résultat auquel parviennent 80% des élèves enseignés en *pédagogie de maîtrise* (Bloom 1986). Or la *pédagogie de maîtrise* ou *différenciée*, qu'est-ce d'autre, fondamentalement, que ce mode gradué et mutuel préconisé par Girard? Avec deux caractéristiques essentielles. La première consiste à se distancier «des étapes du calendrier» en tenant compte «uniquement du progrès accompli». La progression se fait en fonction de «degrés qui se trouvent très proches les uns des autres», sans notation scolaire, sans châtement corporel. On songerait, ici, dans cette méthode empruntée à l'Anglais Bell, à la *zone proximale de développement* de Vygotski. Cette première caractéristique (les élèves passent de 40 à 400 en quelques années pour les quatre instituteurs de l'école des garçons ouverte aux 7'000 habitants de la ville) ne peut se déployer qu'en fonction d'une seconde, le *mode mutuel*, dispositif inscrit dans une géographie de la salle scolaire mis au point par un autre anglais, contemporain de Girard: Lancaster.

Girard et les grands pédagogues de 1800

Girard agit au cœur d'une des plus remarquables générations de grands pédagogues: le patriarche Pestalozzi à Yverdon, Fellenberg à Berne (avec Girard, ils constituent alors «l'école suisse de pédagogie»), Lancaster, Bell et Owen sur les îles britanniques, Oberlin en Alsace, Jacottot et de Lasteyrie à Paris... Lasteyrie dont

Girard dans la littérature: aperçu

Si Girard n'a pas eu les honneurs de *Quinze pédagogues* (Houssaye dir. 1997) – il serait arrivé 16e! –, il est désormais bien présent dans la vaste anthologie consacrée aux *Pédagogues du Monde entier* (Houssaye dir. 2005), au rang des *Pédagogues de la modernité*, et en très bonne compagnie, aux côtés de Tolstoï ou Korczak.

Au tournant du XXe siècle, Girard est déjà dans le «*top eight*» de la série des *Grands éducateurs* de Gabriel Compayré, tandis que Ferdinand Buisson lui accorde, sous la plume experte d'Alexandre Dague, fin connaisseur de Girard, une place de choix dans son *Dictionnaire de pédagogie* (1887/1911), entre Kant (499 lignes) et Rousseau (735 lignes) avec un article de 552 lignes. Dague, à par ailleurs consacré à son maître et ami une biographie de deux volumes totalisant plus de 800 pages: *Le Père Girard et son temps* (1896).

L'inventaire de l'œuvre de Girard a été dressé par la Fondation Girard et la BCU de Fribourg (*Papiers Grégoire Girard*, Birbaum P. et Leisibach J., 2000.). Hormis les milliers de lettres manuscrites non encore classées, le Fonds Girard comprend environ 7'500 pages manuscrites et 1'200 pages imprimées, alors que la bibliographie relative au cordelier fribourgeois comprend plus de cent titres sur son œuvre et sa vie. En particulier, les sept volumes des éditions du Centenaire (1950, par la Société pédagogique fribourgeoise aux éditions St-Paul), premier gros effort de transcription et d'édition commentée de l'œuvre manuscrite et imprimée du grand pédagogue. •



«Votre Girard, avec de la boue fait de l'or!», dira Pestalozzi.

Le principe des cours gradués pour les écoles des campagnes

C'est pour les classes rurales, jusqu'ici déshéritées, placées sous la férule de régents sans formation, enseignant sans méthode, que Girard compose sa célèbre *Grammaire des campagnes* (1821), conçue en exercices gradués à partir du vocabulaire des patois parlés par les enfants (leurs «jargons»), dont le dépassement est jugé par Girard indispensable pour accéder à la culture, par «la langue».

Son ouvrage pédagogique majeur, *De l'enseignement régulier de la langue maternelle dans les écoles et les familles*, complément théorique à la *Grammaire des campagnes*, édité à Paris (1844) pour servir de cours élémentaire, recevra une des plus hautes distinctions de l'époque: le prix Montyon de l'Académie française. •

l'influence a été sans doute aussi déterminante sur Girard que celle de Bell qui avait lui-même introduit l'enseignement mutuel à Londres à partir d'expériences vécues aux Indes, à Madras.

Ainsi, au milieu de cet aréopage pédagogique, Girard pousse l'association du mode *mutuel*, désormais largement pratiqué, au mode *gradué*, dans une pédagogie par niveaux aussi nombreux que l'exige chaque discipline. Les élèves, accaparés par les tâches domestiques ou artisanales, peuvent ainsi fréquenter l'école à leur rythme en rejoignant aux heures où ils en ont le loisir le degré qu'ils ont quitté lors de leur dernière fréquentation. *L'instruction publique ou populaire* s'ouvre à chacun, selon son *état* (son implication dans l'économie) et sa *condition* (son origine sociale et culturelle), selon les termes mêmes de Girard.

Et c'est bien cela qu'on accourt admirer. Un rapport du Conseil municipal relève qu'il ne se passe pas un jour sans qu'un visiteur étranger n'assiste aux leçons de l'école des garçons. Le Fribourg de Girard est la Finlande des PISA! Les plus grands pédagogues du temps en restent bouche bée: «C'est une école de Madras, c'est une école de Madras!» s'écrie Andrew Bell venu en personne à Fribourg, tandis que le vieux Pestalozzi lui-même, pourtant peu favorable au mode mutuel, lâche: «Votre Girard, avec de la boue fait de l'or!»

... dans un palais scolaire!

Il est rare qu'une méthode pédagogique soit illustrée par une gravure commentée. Une feuille d'entraide ouvrière zurichoise consacre son numéro de 1820 à la méthode pratiquée par Girard à Fribourg avec «grand succès», appelée aussi méthode Bell-Lancaster, précise la revue. L'auteur du texte, le pasteur August Heinrich Wirz, s'est inspiré du récit d'un régent venu visiter l'école de Girard en 1819.

Et ce que montre la gravure, c'est bien un rapport étroit entre architecture et pédagogie, avec un aménagement des locaux permettant aux élèves de se voir avancer dans l'espace en même temps qu'ils progressent d'un niveau à l'autre; d'alterner des phases d'apprentissage en langue maternelle, par exemple, dans les bancs, pendant que l'autre moitié de l'effectif travaille la mathématique en *cercles* devant les tableaux fixés aux murs. Cette géographie de la classe permet aux moniteurs de se placer dans les bancs laissés libres par les groupes travaillant aux *cercles*, de manière à pouvoir encadrer leurs pairs moins avancés. Ainsi, un seul instituteur peut conduire une cohorte d'élèves répartis dans de nombreux niveaux. La gravure n'en présente, par économie de moyens, que quatre pour les bancs et quatre pour les cercles, ainsi que Girard le préconise d'ailleurs pour les classes des campagnes.

La noblesse de la pierre pour l'instruction populaire

Girard soumet un devis au Conseil municipal et réalise des esquisses détaillées qui donnent les plans signés par l'architecte. Les pouvoirs publics sont «enthous-

Grégoire Girard, «pédagogue de la modernité»

1798: l'Ancienne Confédération s'écroule pour faire place à un régime centralisé, la République helvétique. Le nouvel Etat doit assumer l'entretien d'une armée d'occupation qui réprime par la terreur les révoltes des villages de Nidwald où Pestalozzi est appelé pour s'occuper des orphelins. Parmi d'ambitieux programmes de réformes inspirés des Lumières, il y a celui lancé par le ministre des Arts et des Sciences Philippe Albert Stapfer, qui veut faire de l'école une institution d'Etat. Girard répond à l'appel de Stapfer et lui adresse son *Projet d'éducation publique pour la République helvétique* (1798). Vingt-cinq textes parviennent sur le bureau du ministre et on reconnaît à celui de Girard une influence prépondérante. Conformément aux lois naturelles prônées par les philosophes, l'école doit remplir la mission de former des citoyens émancipés de la condition de sujet dans laquelle l'Ancien régime les confinait. Selon Condorcet, il faut que chacun puisse recevoir une instruction «aussi complète que les circonstances le permettent, sans refuser à quiconque la plus élevée».

C'est ce que Girard souhaite pour l'école de l'Helvétie, avec un «institut» en trois degrés successifs dont le premier est accessible au plus grand nombre, en fréquentation différenciée. Les deux suivants sont ouverts à tous ceux qui en ont le talent et les ressources, selon leur «état» (leur perspective profes-

sionnelle), sans considération de leur origine sociale (de leur «condition»).

Les prémices du système scolaire suisse actuel

Le *Projet* prévoit:

- une «école élémentaire», à la commune, en trois «cours», au sein desquels l'élève avance selon ses progrès, «sans temps fixé». Cette première école suffit à la formation de ceux qui se destinent à l'agriculture et aux métiers, pour qu'ils y développent une «culture» pratique orientée sur la force, l'adresse et des connaissances élémentaires;
- une «école secondaire», au district, permettant aux personnels de l'administration, aux employés («gens de plume») de se perfectionner;
- et une «troisième école», compromis entre collèges et académies d'Ancien Régime, au chef-lieu du canton, prolongeant les études de ceux qui sont chargés de développer les connaissances, de l'instituteur au ministre du culte, en passant par le juge, le médecin ou le savant.

Telle est bien LA révolution éducative moderne, mettant fin à l'école en deux ordres ségrégués. En cela surtout Girard mérite un statut historique, statut qui lui a été accordé de son vivant et réaffirmé par son entrée dans la série des *Pédagogues de la modernité*, sous la plume experte de Daniel Hameline.

siastes». Façade néoclassique, grand vestibule, volume des locaux... une impression d'espace, d'ordre, de lumière...

De l'extérieur, le lien architecture-pédagogie se lit par le choix de l'implantation et du style. Les jésuites n'avaient-ils pas campé le Collège St-Michel au sommet de la ville afin de marquer le prestige du magistère des humanités? Pour les petites écoles de sa ville, Girard prend une option révolutionnaire avec un emplacement au cœur du quartier du Bourg, à côté de la collégiale, non pas au fond d'une sombre ruelle, et avec un style néoclassique jusqu'ici réservé aux édifices majeurs, comme le nouveau lycée de St-Michel. Au fronton, une métaphore des disciplines scolaires ancrées à la ville. Pour les élèves issus des milieux les plus modestes, invités à franchir un hall solennel et les marches d'un escalier monumental que ne dédaigneraient pas les résidences patriciennes avoisinantes, c'est un avant-goût des «palais scolaires» qu'érigeront

les Instructions publiques de la fin du XIXe siècle pour les «enfants du peuple».

Parcourir sa ville en suivant *L'explication du plan de Fribourg (1825)*

Girard lance ses élèves dans les rues de Fribourg en autonomie après leur avoir appris à lire un plan légendé, très explicite. Ainsi, ils découvriront l'environnement aménagé de leur ville et de là, des cartes régionales et nationales à la mappemonde, leur pays et le monde.

Le plan dont disposent les élèves est levé par un collègue de Girard, Charles Raedlé. C'est un relevé topographique pilote, à l'avant-garde des techniques cartographiques de l'époque, à qui il ne manque que les courbes de niveaux. Le relief est encore représenté, comme le fera Dufour pour son atlas de 1850, en symbolisant les pentes à l'aide de grisés suggestifs.

Les dix commandements de la didactique

Une relecture du Père Girard à l'intention du corps enseignant et des élèves.

Beat Bertschy, Université de Fribourg – Adaptation: Simone Forster

Le Père Girard a développé sa pédagogie par la pratique et pour la pratique. Ses écrits se réfèrent à ses quelque vingt ans d'expérience de l'enseignement. Ils n'ont pas perdu de leur pertinence surtout dans tout ce qui a trait aux enseignants, aux élèves, à l'enseignement et à l'apprentissage.

Les enseignants et leurs méthodes

Le succès d'une école dépend de quelques maîtres et de la qualité de l'enseignement.

«Une bonne école, Messieurs, demande un bon maître, (...) Un instituteur éclairé, adroit et ami de l'enfance est lui-même la meilleure méthode, il sait mettre de la vie dans des formes qui par elles-mêmes, sont toujours mortes; il les plie aux besoins particuliers de ses élèves, avance, s'arrête, revient en arrière selon les circonstances, et proportionne tout, enseignement, discipline, conduite d'après l'exigence du lieu, du temps, des personnes.» (Girard 1815 / 1950, p. 50)

Enseigner de manière vivante n'est pas chose aisée. Souvent les leçons sont mortellement ennuyeuses. Et le Père Girard d'évoquer ses pénibles souvenirs scolaires: «L'instruction que l'on me donnait n'avait rien d'attrayant, ni pour le fond, ni pour la forme. Lire des choses que je ne comprenais pas, écrire, apprendre par cœur et réciter, puis faire quelques raides et assoupissantes additions, soustractions, etc., de chiffres sans application quelconque; voilà toute l'instruction. En tout cela, il n'y avait rien qui parlât à l'esprit et au cœur, rien pour satisfaire la curiosité innée de l'enfant, en un mot, rien pour l'instruire.» (Girard 1826/1948, p.13)

Le maître est ennuyeux et son enseignement étriqué si, comme à l'église, il parle du haut de sa chaire. Il lui faut gagner en vivacité et diversifier ses pratiques afin d'éveiller l'intérêt de ses élèves. Il doit aussi développer une pratique réflexive sur son métier.

«Un professeur qui pense se fraie lui-même sa route et il ne se trouve à l'aise que dans la sienne (...). Au reste, le professeur ne peut exposer comme il faut que ses propres pensées, comme elles coulent pour ainsi dire de son âme.» (Girard 1826/1948, p. 36/37)

Diversifier les méthodes revient à aider les élèves à s'approprier les connaissances et les contenus de l'enseignement.

Des dix règles de la «saine didactique»

Le Père Girard a développé sa didactique en s'inspirant des pratiques de sa mère, de ses lectures des études pédagogiques et des manuels scolaires. Il s'est aussi entretenu avec Pestalozzi ainsi qu'avec de nombreux spécialistes. Finalement, il a élaboré son propre répertoire pédagogique que l'on peut résumer en dix points (Girard 1844):

1. Commencer par un problème

«On ne commencera pas par une règle sèche, qui est toujours obscure, mais on proposera un problème.» (Girard 1798/1950, p. 28)

Dans la vie, affirme le Père Girard, tout élève sera confronté à des problèmes plutôt qu'à des règles. Il convient donc que l'école en tienne compte et amène ses élèves à réfléchir par eux-mêmes et à trouver des solutions.

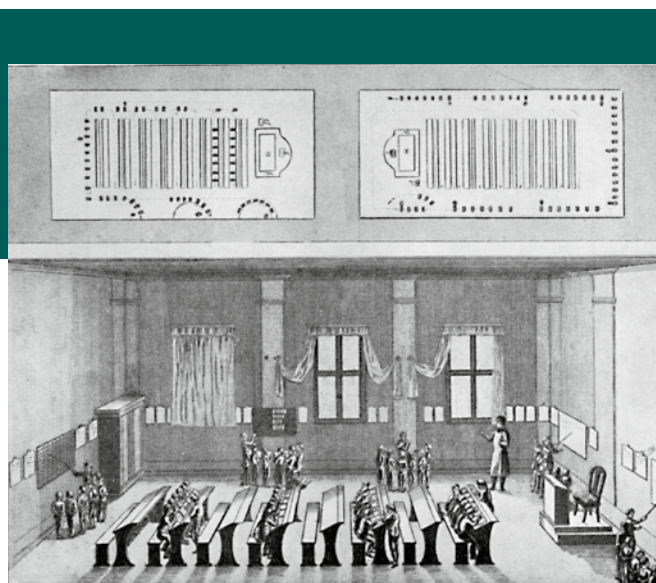


Illustration de l'enseignement «mutuel gradué» du Père Girard, inspiré des méthodes de Bell et Lancaster

2. Organiser des excursions

L'enseignement de la géographie commence sur le terrain; les enfants comprennent alors comment se fabriquent les cartes.

«Il faut commencer cette instruction sur le terrain même, pour en faire observer les objets en nature; après on les remplacera par un plan topographique qui représentera en petit les localités que l'œil aura saisies, et qui se seront dessinées sur la toile intérieure qui conserve les images et leurs couleurs. De ce plan, l'enfant n'a plus qu'un pas à faire jusqu'aux cartes géographiques et à la mappemonde et au globe.» (Girard 1827/1948, p.131)

3. Détacher les difficultés

Plutôt que d'accumuler les difficultés, mieux vaut les mettre en évidence. Les enfants les surmonteront plus aisément.

4. Partir du plus simple

L'intelligence se développe en passant du simple au complexe, du petit au grand et du connu à l'inconnu. Ce principe se prête bien à l'enseignement de la géographie. Et le Père Girard d'amener ses élèves sur une éminence dominant la ville de Fribourg et de leur demander d'en observer la topographie: la ville, les collines, les chaînes de montagnes. Il décrit la collégiale et propose un exercice de calcul: «La grande cloche dont le son est si grave et si solennel est d'un grand poids. On y a employé 150 quintaux de cuivre, 48 quintaux d'étain et 50 marcs d'argent¹. Calculez ce qu'elle pèse.» (Girard 1827, p. 41)

5. Commencer par l'exemple

Appréhender les principes généraux à partir d'exemples concrets. Il en va ainsi dans l'enseignement de la grammaire; à partir des exemples on en arrive à la règle. «La pratique et l'exemple marcheront donc à côté de la règle et du principe.» (Girard 1798/1950, p. 23)

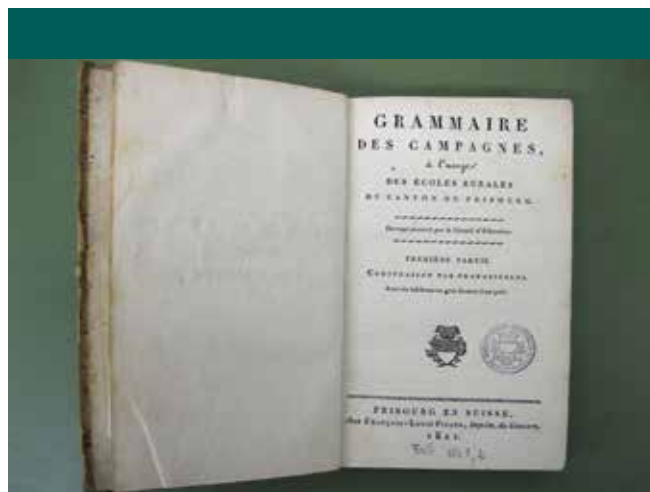
Aujourd'hui, on parle de se fonder sur les acquis lorsqu'il s'agit d'introduire de nouvelles notions, surtout si celles-ci sont éloignées du monde des élèves.

«Il faut commencer par les choses qui sont le plus à la portée des élèves, et avancer ensuite en besogne à proportion des progrès qu'ils auront faits. On ne peut d'abord donner que des éléments, des matériaux à leur jeune pensée, et s'ils ont l'esprit assez ouvert, on s'occupera à mettre de l'ordre et de l'ensemble dans leurs idées et l'on finira par les réduire en système.» (*ibid.*, p. 21)

6. Donner beaucoup d'exercices, peu de règles

Les exercices sont importants dans l'enseignement. Rien ne sert toutefois de les multiplier; mieux vaut qu'ils soient faits à fond. Il convient aussi d'éviter les répétitions fastidieuses, cette «plaie de l'éducation», et les exercices abstraits, secs et vides de sens. S'exercer est important, car cette pratique aide à se renforcer, à développer la confiance en soi et à apprendre avec succès.

Aujourd'hui encore, la notion d'exercice ne se réduit pas au simple devoir scolaire; en ce sens, elle s'inscrit encore dans la vision du Père Girard. Ce dernier



souligne d'ailleurs que les élèves n'apprennent que lorsqu'ils sont actifs et qu'ils peuvent vivre leurs découvertes.

«L'imagination invente: c'est sa fonction. Pour inventer, elle combine autrement les divers matériaux que l'expérience lui a fournis (...). L'imagination, comme tout ce que le Créateur a mis dans la nature humaine, doit être cultivée dans l'éducation.» (Girard 1844, p. 117)

7. Stimuler l'activité

Enseigner revient à se préoccuper des manières de penser et d'apprendre des élèves afin que ceux-ci découvrent et s'approprient certaines connaissances. «Tant qu'il peut s'aider lui-même, il faut le laisser seul.» (Girard 1827, p. 6)

Les enfants doivent pouvoir s'investir activement dans les leçons, «mettre du leur» selon l'expression du Père Girard. Ce dernier a développé des stratégies de lecture comme, par exemple, la pratique de la paraphrase. «Que veut dire cela? Exprimez-le dans d'autres termes de votre choix.» (*ibid.*, p. 169)

Le Père Girard a particulièrement à cœur d'éduquer et de développer la pensée. En tant que franciscain, il se laisse guider par la manière d'enseigner du Christ. Ce dernier parlait par métaphores et incitait ses disciples à penser et à découvrir par eux-mêmes la vérité divine. Cette pratique permet aux connaissances de mieux se graver dans les mémoires.

8. Enseigner simplement et clairement

«Il ne suffit pas de fournir des matériaux aux élèves, il est tout aussi important de les leur présenter avec ordre.» (Girard 1798/1950, p. 22)

«Il faut en général simplifier l'instruction, au lieu de la compliquer sans nécessité.» (Girard 1844, p. 84)

Ce principe didactique favorise l'égalité des chances de formation durant les apprentissages fondamentaux.

9. Former entièrement

Le Père Girard évoque la nécessité d'une école de la compréhension, de l'amour et de la foi. A aucun moment, il ne perd de vue cette maxime: «L'homme agit comme il aime et il aime comme il pense.» «Dès lors le bon éducateur cherche à graver profondément dans l'âme de la jeunesse toutes les belles et grandes vérités qui peuvent éveiller en elle et nourrir de pures et nobles affections, assuré qu'il est qu'elles iront se fondre dans les mœurs.» (Girard 1844, p. 48)



«Il faut ménager à la jeunesse le plaisir d'avoir réussi en grande partie. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut lui donner le courage, la force et même le talent de mieux faire.»

10. Conduire les apprentissages

«Aidez-les dans leur travail par quelques légères indications qui les mettent sur la voie de trouver le reste, et qui leur en laissent le plaisir.» (1844, p. 474)
Les maîtres aident leurs élèves aussi peu que possible. Parfois il suffit d'une impulsion, d'une question ou d'une indication. Ce qui importe, c'est que ce coup de pouce soit dispensé avec humour, gentillesse et respect.

Les élèves et leurs apprentissages

Afin de mieux comprendre comment fonctionne l'apprentissage, le Père Girard réfléchit à ce qu'est la mémoire: «La mémoire est d'abord une espèce de magasin où se rassemblent d'elles-mêmes les diverses perceptions des sens, et les diverses pensées qui ont été précédemment conçues; la puissance des souvenirs est toujours proportionnelle à la vivacité des impressions éprouvées, et à l'intérêt qu'elles ont inspiré. Tout le reste est comme écrit sur le sable, s'efface bien vite, et ne laisse pas de traces.» (Girard 1844, p. 112)

Etre actif plutôt que passif

Les élèves sont malheureusement souvent contraints à la passivité en classe. Cette inaction est préjudiciable aux apprentissages, car ni la mémoire ni l'intérêt ne sont stimulés.

«Le maître explique, l'élève lit et écoute, puis il apprend de mémoire pour réciter plus tard, et tout finit par là. Un procédé semblable est d'abord une véritable dégradation de l'humanité dans l'enfant, et il n'est pas surprenant qu'il ne produise pas l'effet que l'on peut en attendre. (...), car nous ne savons bien que ce que nous avons appris de nous-mêmes.» (Girard 1844, p. 76)

Apprendre exige certes un effort, mais les élèves tirent une grande satisfaction de leurs succès. «Il faut se mettre de bonne heure au travail, et s'y mettre de cœur et d'âme, si l'on veut prospérer.» (Girard 1827, p. 58)

Croire aux capacités des enfants

Un précepte s'avère d'une grande importance pédagogique: avoir foi dans les capacités des élèves et les inciter à penser par eux-mêmes.

«Il est des instituteurs qui n'ont aucune confiance dans la capacité des enfants: ils se croient dans la nécessité de leur apprendre tout mot pour mot et les réduisent au rôle triste et abject d'écouter, de lire, d'apprendre de mémoire ce qu'ils lisent ou entendent (...). Cette méthode (...) nous produit tant d'adultes qui, incapables de penser eux-mêmes, ne sont que les échos des paroles d'autrui: (...) l'esprit reste sans culture.» (1844, 165)

Avoir foi en ses aptitudes

Les enseignants qui font preuve de confiance dans les aptitudes de leurs élèves à apprendre les aident à progresser, à éprouver du plaisir et à affronter l'avenir en ayant foi dans leurs capacités. .

«Il faut ménager à la jeunesse le plaisir d'avoir réussi en grande partie. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut lui donner le courage, la force et même le talent de mieux faire.» (ibid., 177)

Allons-y!

¹ environ 12 kilos d'argent

Bibliographie

Girard, G. (1798): *Projets d'éducation publique pour la République helvétique*. In: Girard (1950). *Projets d'éducation publique*. Editions du centenaire, publié par la Société fribourgeoise d'éducation, Vol. IV, Fribourg: éditions St-Paul, p. 9-38.

Girard, G. (1815/1950). Rapport de la classe de morale et d'éducation fait à la Société économique, le 5 février 1815, sur la nécessité d'améliorer les écoles populaires du canton. In: Girard (1950). *Projets d'éducation publique*. Editions du centenaire, publié par la Société fribourgeoise d'éducation, Vol. IV, Fribourg: éditions St-Paul, p. 38-54.

Girard, G. (1826/1948). *Quelques souvenirs de ma vie avec des réflexions*. Editions du centenaire, publié par la Société fribourgeoise d'éducation, Vol. I, (p. 7-120). Fribourg: éditions St-Paul.

Girard, G. (1827/1948). *Explication du plan de Fribourg*. Editions du centenaire, publié par la Société fribourgeoise d'éducation (Vol. II). Fribourg: éditions St-Paul.

Girard, G. (1844). *De l'enseignement régulier de la langue maternelle dans les écoles et les familles*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. Paris: Dezorry, E. Magdeleine et C., Lib-Editeurs.